

## CHAPITRE I

*Où l'on voit comment une simple lettre peut bouleverser la vie  
d'un paisible médecin compiégnois*

Le Dr Lajoy jeta un coup d'œil circulaire à son cabinet de consultation : il allait séjourner à moins d'un kilomètre de là pendant quelques semaines, pourtant il avait l'impression de partir pour un voyage lointain. Il caressa du regard les objets qui l'accompagnaient depuis dix ans, depuis qu'il exerçait à Compiègne : les livres qu'il avait feuilletés, à la recherche d'un renseignement, d'une précision ; son bureau, sur lequel il rédigeait, avec conscience, ses ordonnances dans l'espoir que les prescriptions apporteraient le soulagement ; et le fauteuil usé, avachi, comme si la litanie des misères égrenées dans cette pièce l'avait fait vieillir avant l'âge. Mais que d'espoirs ses bras n'avaient-ils pas réchauffés !

Pour la première fois depuis des années, il abandonnait ses malades... Oui ! c'était bien le mot qui lui venait spontanément à l'esprit pour traduire son sentiment.

Ridicule ! tu te figures que tu es indispensable, alors que ton neveu, bien que tout juste sorti de la faculté, est fort capable. Il te remplacera, et seulement pour quelques semaines. De toute façon, en cas de besoin, tu ne seras pas bien loin.

Jamais il n'aurait cru être autant attaché à ses patients. À sa grande surprise, l'image de la vieille Mlle Morel l'obsédait comme un remords. L'avait-elle assez exaspéré en le dérangeant pour des troubles qui n'existaient que dans son imagination ! Il le savait, elle avait peur de la solitude, était prête à toutes les supercheries pour parler à quelqu'un. Le jeune neveu aurait-il assez de patience ? Comment réagirait-elle quand elle verrait à son chevet un nouveau visage, moins rassurant que celui auquel elle était habituée ?

Pourtant, Jean-Paul Lajoy se l'avouait, il était très content de l'invitation — ou de l'ordre ? — qui lui était parvenue un mois auparavant sous forme d'une lettre rédigée par le Grand Chambellan de Napoléon III :

« Sa Majesté l'Impératrice a fort apprécié les soins que vous avez prodigués au Prince Impérial, l'année passée. Elle vous demande de mettre votre savoir et vos compétences à son service et à celui de ses invités pendant son séjour au Palais de Compiègne, du 13 novembre au 16 décembre.

Le Grand Chambellan,  
Duc de Bassano. »

*Eqrngw'Nqxlpi gt/Tkej ctf.'Et ko g"gp"t' tkgu'Í 'Gf ktkpu'Xkxkpg'J co {. '4227''''''*

« Les soins prodigués au Prince Impérial »... C'était une allusion à un événement qui remontait à l'année précédente : chaque automne voyait le palais s'animer à la saison des chasses pour le séjour que l'Empereur et l'Impératrice y effectuaient. « Les Séries », ainsi désignait-on cette brillante période de fêtes. Pendant quelques semaines, tout ce que Paris et la France comptaient de personnalités du monde politique, des arts ou des sciences serait convié au Palais. Choisis sur des listes établies par les ministères, les « invités » se rendaient docilement à Compiègne, un peu comme à une corvée, mais flattés d'avoir été distingués.

L'automne dernier, le jeune prince impérial avait eu un léger accident. Il avait voulu faire galoper son poney un peu trop vite, et l'animal s'était vengé en pilant brusquement des quatre fers. Le prince était tombé. Le médecin attaché à la personne des souverains était absent, et on avait eu recours aux services du Dr Lajoy. Il avait pansé le petit bras légèrement écorché et avait rassuré l'impératrice qui manifestait une inquiétude fort disproportionnée au regard de la gravité de la blessure. Il était repassé le lendemain. Puis le médecin officiel était revenu et avait pris le relais. Il avait remercié et éconduit fort poliment le docteur occasionnel.

Jean-Paul n'avait plus pensé à cet incident jusqu'à la réception de l'invitation qui allait troubler la quiétude de ses jours.

À trente-cinq ans, il ne lui était jamais rien arrivé d'extraordinaire. Un peu d'inattendu pimenterait une vie au service des malades qu'il s'efforçait de trouver exaltante. Parfois, elle lui paraissait bien austère dans la demeure où, fils unique, il se retrouvait seul après la mort de ses parents.

Marie, sa vieille bonne grognait : le jeune godelureau allait mettre du désordre partout. Elle allait avoir le double de travail... À son âge !

Bah ! de toute façon, elle récriminait sans cesse, le mieux était de ne pas y prêter attention.

Jean-Paul appréciait sa chance : l'autre branche de la famille avait donné naissance à un rejeton susceptible de reprendre le flambeau qu'il remisait pour quelques semaines. Ainsi serait respectée la tradition dont la famille s'enorgueillissait. Depuis que Sigismond<sup>1</sup>, le lointain ancêtre, était venu s'installer à Compiègne en 1292, il y avait toujours eu au moins un docteur Lajoy au service de la ville.

Malgré les épreuves qu'elle avait traversées, la cité présentait un visage riant. Sous l'impulsion de l'Empereur, elle avait bénéficié d'un écho affaibli de « l'Hausmannisation » de Paris. L'artère centrale avait été aménagée et permettait, depuis le Pont Neuf, d'accéder

---

<sup>1</sup>. Cf., du même auteur, *Crimes en Karesme* (éd. Viviane Hamy, 2003).

directement à la place Saint-Jacques et à la rue des Domeliers où se dressait la vieille demeure des Lajoy.

On attendait les souverains dans la journée, ils précéderaient de peu les invités qui arriveraient le lendemain. De bonne heure, une double haie de soldats, baïonnette au canon, s'alignait le long des rues menant de la gare au palais. Jean-Paul ne voulait pas manquer l'arrivée du cortège, qui ne tarderait pas. Le bourdon de l'Hôtel-de-Ville se faisait déjà entendre, mêlé aux cloches des églises Saint-Jacques et Saint-Antoine.

Il disposa dans le couloir les bagages qu'un serviteur du palais viendrait chercher. Après un dernier adieu à Marie qui pleurait comme s'il partait à l'autre bout du monde, il referma la porte. Il avait l'impression que jamais la maison ne le reverrait tel qu'il la quittait. Prescience ? Pessimisme ? Ou espoir secret ?

Il rejoignit les Compiégnois qui se pressaient le long du cortège, derrière la haie de soldats. Les salves de canon tirées par la Garde Nationale faisaient trembler les vitres ; il se hâta vers la place Saint-Jacques.

Un fracas de trompettes et de tambours annonçait le break impérial escorté par les Cent Gardes à cheval. De leur voiture, l'Empereur et l'Impératrice souriaient en faisant des signes de la main. Ils passèrent très vite, suivis par un train de calèches et de chars à bancs menant les dames d'honneur et les dignitaires de la Cour.

Jean-Paul se fraya un chemin vers le Palais, à travers la foule qui se dispersait. Le temps de quelques semaines, il approcherait les souverains et côtoierait ceux qui dirigeaient la France.

Son cœur était plutôt républicain. Dans la famille, on entretenait une tradition de philosophes et de libres-penseurs. « S'il y avait un peuple de Dieux, il se gouvernerait démocratiquement », disait Rousseau. Le Dr Lajoy avait retrouvé cette citation dans des vieux papiers rangés au grenier. Un aïeul, frappé sans doute par cette vérité, avait éprouvé le besoin de la noter. Le docteur pouvait la faire sienne. La république, régime idéal, certes, mais à condition de s'adresser à des citoyens dignes de ce nom. Pourtant, même si c'était celle de l'Empire, ne serait-il pas intéressant de voir de près comment se faisait l'Histoire ?